

elle accepte maussagement, avec mauvaise conscience, le statut d'invité (au musée Galliera), et distribue des flashs sur lesquels on peut lire : « Parce que les expositions ça ne peut que foirer, ce que nous exposons foire... » Mais ses initiatives les plus violentes ont lieu, comme il se doit, en marge, sur le parvis du Palais de Tokyo, où d'impavides « colonels » applaudissent ironiquement l'art formaliste, et le long des murs de Galliera où resta accroché pendant quelques heures une banderole séditeuse.

Cependant, pour voir clair dans la biennale proprement dite, précisons quelques données. La tendance n'est plus, tout au moins dans les apparences, à l'exaltation des nationalistes. Le commissaire général, Jacques Lessaigne, a donc proposé justement de mêler les participations, de supprimer les salles cloisonnées, de favoriser les travaux collectifs. Chaque pays ne peut inviter qu'un peintre, un sculpteur, un graveur qui seront répartis dans l'ensemble. Comme il y a tout de même à Paris un certain nombre d'artistes et de non-artistes qui se sont manifestés ces derniers mois, on a monté au musée Galliera une exposition parallèle, non compétitive, et placée sous la responsabilité de cinq critiques.

Galliera a donc servi de contrepoints aux salles Wilson et l'échantillonnage y a été des plus complets — à l'exception de la peinture politique du type « salon de la jeune peinture », qui a logiquement refusé toute participation. On y trouvait un peu de tout : objets, images, automates, matériaux bruts ou naturels, peinture psychédélique, électrique, actions marginales, mise en question de l'art (l'art est impossible), mise en question de la nature de l'art dans la société actuelle, d'où, couronnant le tout et le niant violemment, « l'atelier du spectateur » présenté par Frank Popper qui n'a cessé de diffuser ses slogans et ses tracts, de couvrir les murs d'inscriptions peu amènes pour la biennale et ses organisateurs. — A cet énoncé on pourrait avoir le sentiment que la combinaison était savamment dosée pour stériliser tous les particularismes en les fondant dans un tout prudemment élaboré. En réalité c'est la politique de la « marmite » qui a été pratiquée, comme le rappelle Michel Ragon : personne ne pouvait prévoir ce qui allait sortir de ce mélange curieux. Le vernissage a d'ailleurs été convulsif, parfois hargneux et les positions fortement divergentes des peintres des premières salles et de l'atelier de créativité ont

ADO ET SON GROUPE : LE VIVARIUM.

